

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couvertures endommagées

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

XXIII. — L'INVASION.

Des files d'hommes, noires et pressées, semblaient sortir des entrailles mêmes de la terre.

Ces masses indécises s'agitaient confusément dans l'ombre.

— On attaque encore le poste de l'anse du Foulon ! s'écria-t-il. Il franchit d'un bond le seuil de la porte et s'élança dans les champs voisins.

Au bout de quelques instants, le père André entendit sur le pavé de la cour le piaffement d'un cheval.

Il sortit aussitôt.



Les Français ! s'écria James Wolf en montrant la ligne qui grandissait au loin.

On entendait un léger cliquetis, des murmures sourds, comme si ces hommes avaient mis la main devant leur bouche pour s'appeler.

Semblable à quelque procession fantastique, la file sombre se déroulait lentement dans la plaine, où elle formait déjà un immense demi-cercle.

Cet étrange défilé dura jusqu'au jour.

Les premières lueurs du soleil levant se glissaient à peine à travers les vitres ternies de la petite salle où se trouvaient le père André et David Kerulaz, lorsque tout à coup une fusillade, qui éclata à peu de distance, fit tressaillir les deux hommes.

David se leva tout pâle et interrogea le père André du regard.

David Kerulaz avait jeté une couverture sur les reins d'un des chevaux de la ferme, il lui avait passé une bride dans la bouche.

— Père André ! père André ! s'écria-t-il d'une voix éclatante, tout est perdu ! Les Anglais ont débarqué, ils sont dans la plaine, ils débouchent par le souterrain qui conduit au Saint-Laurent... Je cours prévenir M. de Montcalm ; je vous laisse Marthe... Adieu !

Et, donnant de furieux coups de talon dans le ventre du cheval, David Kerulaz partit à fond de train dans la direction de Québec.

Le père André fit, à son tour, quelques pas hors de la ferme.

Le spectacle qu'il aperçut le glaça de stupeur.

Derrière la falaise, dont les crêtes dentelées se dessinaient nettement, les premiers rayons du soleil venaient de percer les brumes épaisses qui flottaient au-dessus du Saint-Laurent.

Cette lumière, glissant obliquement dans la grande plaine coupée çà et là de rares bouquets de bois, éclairait une ligne qui se dressait au loin comme un mur partagé en trois tronçons presque égaux.

Cette ligne était colorée en rouge ; on y voyait briller des lueurs d'acier.

La fusillade avait cessé.

Le père André joignit les mains. Des larmes de douleur coulèrent sur ses joues. Instinctivement il tourna la tête, cherchant à l'horizon si l'armée française n'apparaissait pas et ne venait pas arrêter l'ennemi dans sa marche.

Mais la plaine se déroulait muette et déserte. Tout au loin, les rayons du soleil faisaient étinceler, comme des miroirs argentés, les toits métalliques de Québec encore endormie.

Soudain le père André s'entendit appeler.

Il se retourna.

Un jeune homme, les vêtements en désordre, le visage noir de poudre, tête nue et tenant à la main son épée brisée, se présenta devant lui.

— M. de Saint-Preux ! s'écria le missionnaire.

— Père André, dit le gentilhomme, les voyez-vous là-bas ?

Et de sa main étendue il montra dans le lointain brumeux les trois lignes qui paraissaient grandir peu à peu.

— Comment sont-ils arrivés là ? dit Saint-Preux avec désespoir. Il y a deux jours, nous les avons culbutés ; le passage de l'anse du Foulon est impraticable. Lorsque le soleil s'est levé, ils étaient déjà en ligne, formés en bataille... ils semblaient sortir de terre comme des démons... Nous avons échangé avec eux quelques coups de fusil... mais on ne pouvait songer à les arrêter ; ils sont maintenant plus de cinq mille... je me replie sur Québec pour donner l'alarme.

— David Kerulaz vient de courir prévenir M. de Montcalm.

— Alors tout n'est peut-être pas perdu, dit Saint-Preux. Adieu, mon père ! je vais au-devant de M. de Montcalm, je me joindrai à son avant-garde. Friez, friez pour nous !... La bataille qui va s'engager sera terrible et décisive !

Gaston de Saint-Preux alla rejoindre ses hommes qui l'attendaient massés à quelques pas de là dans le chemin creux qui longeait la falaise.

Un désespoir sombre et muet se lisait sur le visage de ses soldats qui, deux jours auparavant, avaient si victorieusement rejeté dans le Saint-Laurent l'invasion anglaise.

Le bruit de leurs pas s'éteignit dans l'éloignement. Tout retomba dans le silence.

Le père André revint vers la ferme et rentra dans la petite salle où il avait passé la nuit avec David Kerulaz.

Il aperçut alors devant lui le vieux fermier et Marthe que le bruit de la fusillade lointaine avait éveillés.

La jeune fille avait voulu, elle aussi, s'élançer vers la porte de la ferme ; mais ses forces l'avaient trahie et elle était retombée dans le grand fauteuil de chêne, près de l'âtre.

Sa tête pâle et échevelée sortait avec une blancheur de cire du manteau sombre de David qu'elle avait gardé sur ses épaules.

— Qu'y a-t-il, père André ? où est David ? demanda Marthe, anxieuse.

— Pourquoi ces coups de fusil ? ajouta le père Dervieux.

— Hélas ! voici de tristes nouvelles ! dit le missionnaire avec une émotion poignante. Les Anglais ont réussi à débarquer ; leur armée s'avance vers Québec. Bientôt vous les verrez passer près d'ici.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Marthe.

« Et David ? reprit-elle après une pause en relevant sur le père André ses yeux baignés de larmes.

— Il a pris un des chevaux de la ferme et a galopé vers Québec pour avertir M. de Montcalm.

— Ah ! j'ai vécu trop vieux ! s'écria le fermier dont un sanglot gonfla la poitrine.

Et retombant sur un escabeau, tenant entre ses deux mains son visage ridé et brûlé par le soleil le malheureux vieillard se mit à pleurer silencieusement.

— Mon père, ayons confiance, dit Marthe qui, essuyant ses larmes, s'efforça de consoler le vieux fermier avec des paroles douces et tremblantes. Dieu ne peut nous abandonner. M. de Montcalm battra cette fois encore les Anglais... il sauvera notre pays !... Non, Dieu ne voudra pas que nous soyons Anglais... quel crime avons-nous donc commis pour qu'il soit irrité contre nous ?

Il y eut un long silence.

Le vieux fermier demeurait toujours accablé dans sa douleur muette. Marthe, les mains croisées sur sa poitrine, levait ses beaux yeux innocents vers le ciel, qu'elle semblait implorer pour le salut de la Nouvelle-France.

Debout devant la fenêtre de la ferme, le père André attachait son regard sur la plaine qui se déroulait à perte de vue et où les nuages, en passant, jetaient de grandes taches noires.

Au bout d'une heure environ, un bruit étrange vint frapper leur oreille.

C'étaient les accents d'une musique bizarre, aiguë, qui avait quelque chose de surnaturel. On aurait dit les glapissements inarticulés d'une troupe d'oiseaux de proie auxquels un tambourin assourdi donnait un rythme lent.

— Les voilà ! dit le père André.

Marthe fit un effort, se leva et vint près de lui. Le père André et le fermier la soutinrent chacun d'un côté. Leurs trois visages anxieux de curiosité et de douleur demeurèrent collés aux petits carreaux de la fenêtre.

Les sons de cette singulière musique devinrent plus aigus et plus déchirants. A ce bruit se mêla le grand brouhaha d'une troupe nombreuse marchant d'un pas uniforme et régulier.

Mais ce bruit était sourd, car l'armée anglaise s'avancait dans les terres détrempées par les pluies des jours précédents.

La première troupe qui parut était composée d'Écossais aux jambes nues, ceints de leurs plaids multicolores, leur large claymore battant leur cuisse avec un mouvement cadencé.

C'était le bruit de leur musique de guerre qui était parvenu jusqu'à la ferme de Sillery. Une dizaine de soldats marchant devant soufflaient dans des cornemuses, tandis que d'autres frappaient dans de petits tambourins suspendus à leur ceinture.

Ces Écossais allaient un peu en désordre, comme un corps perdu d'éclaireurs.

Mais à une centaine de pas d'eux on vit apparaître une ligne écarlate qui s'étendait très-loin dans la plaine en affectant une forme concentrique.

Cette ligne marchait d'un pas grave et mesuré. Le vieux fermier la compara à une faux immense qui se serait avancée au

milieu de ses près et de ses moissons. Et c'était bien, en effet, une formidable faux d'acier qui, dans peu d'instants, hélas ! allait trancher les liens séculaires qui unissaient le Canada à la vieille France !

— Voila l'invasion ! dit le père André d'une voix grave.

Et il montra cinq mille hommes marchant comme une muraille de fer contre Québec sans défense.

L'armée anglaise passa sur sa ligne inflexible où les hauts bonnets des grenadiers dessinaient seuls quelques irrégularités.

On vit défilér des canons, des munitions, des caissons d'artillerie.

Puis ce fut tout.

Le silence se rétablit plus profond, plus solennel encore. On n'entendit plus autour de la ferme que le gazouillement des oiseaux que l'air frais du matin venait d'éveiller et qui se poursuivaient joyeusement de branche en branche dans les hauts peupliers et dans les bosquets de chênes verts.

## XXIV

### LA BATAILLE DE QUÉBEC.

L'armée française, campée au nord de Québec, près du village de Beauport, s'éveillait à peine lorsqu'un cavalier, monté sur un vigoureux cheval couvert de sueur, parut à travers les petites tentes blanches qu'il renversait dans sa course furieuse.

— Aux armes ! aux armes ! criait ce cavalier d'une voix retentissante.

Son cheval s'abattit épuisé de fatigue ; mais lui, continuant à courir, se précipita vers la tente de M. de Montcalm, où il entra avant que le soldat qui la gardait eût le temps de croiser son arme.

— Monsieur le marquis, les Anglais sont près de Sillery ! s'écria David Kerulaz.

Quelques minutes après, les roulements du tambour emplissaient le camp de leur bruyant appel.

Des officiers couraient de tous côtés, rassemblant leurs hommes et leur faisant prendre les armes.

M. de Montcalm, paisible, résolu, au milieu des principaux officiers de l'armée, donnait ses ordres d'une voix brève.

Cependant là-bas, dans la plaine d'Abraham ( 1 ) l'armée anglaise s'avancait toujours, déployée sur une ligne rigide partagée en trois blocs qui semblaient d'acier.

James Wolf, enivré par l'espoir d'une victoire prochaine, marchait d'un pas triomphal au milieu de ses lieutenants.

Son visage pâle paraissait comme transfiguré. Une sorte d'auréole lumineuse jetait autour de lui des clartés vives.

Les regards fixés vers le ciel aux tons d'opale, il récitait à demi-voix des vers inspirés, l'éloge sublime que Thomas Gray venait d'achever, et qui se termine par ces mots :

« Le chemin de la gloire ne conduit qu'au tombeau ! »

Ses compagnons, l'épée nue à la main, le visage grave, l'écoutaient en silence avec une sorte de recueillement religieux.

Lorsqu'il eut terminé cette invocation, qui semblait une prophétie, Wolf se tourna vers ses officiers et leur dit avec un sentiment profond :

— Mes amis, je préférerais la gloire d'avoir écrit de si beaux vers à celle de vaincre tout à l'heure.

( \* 1. ) Les hauteurs d'Abraham, si tristement célèbres, tirent leur nom d'un pilote, Abraham Martin, qui y possédait une maison.

Puis, comme suffoqué par l'émotion qui emplissait son cœur enthousiaste, il s'arrêta, planta son épée en terre et fit un signe en étendant les deux bras.

Au même instant, tout l'armée demeura immobile comme son chef, rivée au sol. On entendit le bruit de ses cinq mille crosses de fusil frappant la terre avec un roulement prolongé.

L'armée anglaise était parvenue à peu de distance de Québec, au sommet d'un plateau assez élevé qui descendait en pente douce vers la ville.

Elle attendait que l'armée française vint répondre à son cartel et s'engager avec elle dans ce duel sanglant, décisif, d'où devait dépendre le sort de la Nouvelle-France.

Cette attente solennelle fut de peu de durée.

Malgré l'inévitable confusion résultant d'une surprise, le marquis de Montcalm avait donné des ordres si nets, si rapides, qu'en peu d'instants toute l'armée dont il pouvait disposer fut sur pied.

Malheureusement cette armée était peu nombreuse : quatre mille hommes au plus, la plupart miliciens ou sauvages.

Après la victoire de Montmorency, un grand nombre de Canadiens, croyant la campagne terminée, étaient retournés aux champs pour faire la moisson. Les compagnons d'élite de l'armée avaient été détachés. Trois mille hommes sous les ordres de M. de Bougainville étaient au cap Rouge, à quatre lieues au-dessus de Québec ; un millier d'hommes restaient à côté des rapides du Saint-Laurent avec M. de Lévis. Autant, à peu près, gardaient le camp de Beauport.

Du haut du plateau d'Abraham, Wolf fixant son regard perçant sur cette partie de la plaine d'où, à chaque instant, il croyait voir déboucher l'armée française.

Enfin, au bout d'une heure environ, il aperçut au loin un nuage de poussière qui s'étendait peu à peu, comme une fumée légère entraînée par le vent, le long de la bande claire de l'horizon.

Quelques étincelles fort vives jaillirent de ces nuages vaporeux et grisâtres.

L'imagination surexcitée de James Wolf crut apercevoir l'épée de Montcalm qui, précédant l'armée, flamboyait au soleil.

Mais ces étincelles devinrent plus nombreuses. On eût dit les mille facettes d'un miroir allongé à perte de vue.

Alors Wolf sortit de son immobilité rêveuse. D'un mouvement brusque, il se retourna et montrant la ligne qui grandissait au loin :

— Les Français ! s'écria-t-il.

Les officiers qui l'entouraient se dispersèrent pour porter ses ordres. Des voix fortes et brèves s'élevèrent dans le silence de cette belle matinée d'automne.

L'un des bataillons anglais fit quelques pas, en une seule masse, pour prendre une meilleure position derrière un pli de terrain. Le premier rang mit un genou en terre, l'arme inclinée. On entendit un froissement de fer ; les baguettes glissaient légèrement dans les fusils qu'on chargeait et faisaient comme un susurrement métallique qui se répercuta sur toute la ligne.

Cependant la petite armée de Montcalm avançait en toute hâte. On commençait à distinguer nettement l'uniforme blanc et bleu des soldats, les vêtements sombres des Canadiens, les plumes multicolores des sauvages.

Elle marchait en bon ordre, dans son bizarre et pittoresque accoutrement qui tranchait d'une façon si singulière avec la régularité du front anglais, uniformément écarlate.

Montcalm, à cheval, examinait de son œil d'aigle la position des Anglais et choisissait à l'avance dans les replis de terrain qui se déroulaient devant lui les endroits les plus favorables pour placer sa petite armée.

Tout en marchant, il donnait ses ordres.

À sa droite se trouvait un taillis de broussilles qui s'étendait fort en avant ; à sa gauche s'élevaient des buttes et des buissons épais.

Il résolut de placer là les volontaires canadiens, d'en mettre quinze cents sur la droite et le reste sur la gauche.

Il disposa les cinq bataillons de troupes de terre au centre et les coupa de quelques pelotons de Canadiens cachés derrière des bouquets de bois.

Quinnipeg et ses sauvages, placés en avant, à vingt pas du front des troupes, devaient se jeter dans les premières trouées que les balles françaises feraient au milieu des rangs anglais.

La hache à la main, les yeux ardents, les narines dilatées comme s'ils eussent respiré à l'avance l'odeur du sang, les Peaux-Rouges marchant à l'avant-garde justifiaient bien ce surnom de « chiens de guerre des Français » que les Anglais leur donnaient.

Ces dispositions rapidement prises, la marche de l'armée s'accéléra.

Les tambours battaient et accompagnaient de leur sonore cadence le pas régulier des cinq bataillons. On voyait sur le fond grisâtre du sol se détacher en files bien alignées les jambes aux longues guêtres noires des grenadiers de France.

Ces braves allaient à l'ennemi d'un pas ferme et résolu. Leur regard assuré, confiant, se portait tantôt vers les lignes anglaises, tantôt vers leur général qui, marchant devant eux, semblait leur montrer le chemin de la victoire.

Mais les privations dont ils souffraient depuis le commencement de ce siège impitoyable avaient creusés de longues rides désolées dans le bronze de leurs visages. On sentait qu'ils ne soutenaient cette allure vive et martiale qu'à force de volonté opiniâtre. Leurs fusils, qu'ils avaient portés avec tant d'aisance pendant cinq ans d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord, semblaient maintenant bien lourds à leurs épaules fatiguées.

La veille au matin, pendant ce conseil où Jean d'Arramonde avait été introduit, les intendants avaient déclaré qu'il ne restait plus ni vivres ni farine, et ces pauvres troupes avaient vécu comme elles avaient pu. La moitié des soldats n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures.

N'importe ! ils marchaient bravement, se sentant le coude et s'appuyant les uns contre les autres pour être plus forts.

Arrivés à portée de fusil des Anglais, ils firent halte.

Il y eut entre ces deux armées une seconde de silencieux recueillement, une sorte d'hésitation solennelle, comme celle qui se produit sur le terrain entre deux adversaires qui vont se livrer un combat à mort.

Puis, tout à coup, un roulement formidable éclata sur le front anglais au milieu de rapides éclairs et de flocons de fumée blanche.

La ligne française tressaillit comme si elle eût reçu un choc violent. Ses files régulières furent percées d'intervalles noirs, qui se refermèrent aussitôt.

Elle riposta par une vigoureuse décharge.

La bataille était engagée.

Pendant quelques instants, la fusillade éclata de part et d'autre, rapide, pressée, bien nourrie.

Les Canadiens, embusqués à droite et à gauche dans les

broussilles, faisaient subir des pertes cruelles aux Anglais par la précision de leur tir.

Mais les groupes de miliciens disséminés au milieu des cinq bataillons français ne purent supporter longtemps le feu de l'ennemi qu'ils recevaient à découvert.

Ils firent un mouvement en arrière.

Montcalm vit cette hésitation.

— En avant ! en avant ! cria-t-il en montrant de la pointe de son épée les lignes anglaises.

Et, éperonnant son cheval, il se jeta au premier rang.

Mais au même instant il tressaillit sur sa selle et son visage se couvrit d'une pâleur subite.

— Général, vous êtes blessé ! s'écria d'Arramonde qui, à cheval près de lui, lui servait d'aide de camp.

— Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien ! allez railler ces gens qui semblent céder du terrain.

D'Arramonde donna de l'éperon à son cheval et courut aux miliciens.

Mais ces menaces, ses prières semblaient inutiles.

Habités à combattre à couvert dans les bois, les Canadiens placés au milieu des troupes restaient comme paralysés, et, sans tirer un coup de fusil, ils reculaient lentement devant la grêle de balles qui sifflait autour d'eux.

Leur hésitation se communiqua aux bataillons qui les encadraient.

Montcalm vit un peu de flottement dans le front de sa petite armée.

— Courage, mes enfants, courage ! cria-t-il en se retournant vers eux.

Mais aussitôt un cri de douleur sortit de ses lèvres.

Une autre balle venait de l'atteindre.

Sa main étreignit le poignet de Jean d'Arramonde qui était accouru vers lui.

— Monsieur, monsieur, dit l'infortuné général, soutenez-moi, qu'on ne me voie pas tomber !...

Et il continua à donner des ordres, il entraîna ses soldats sur ses pas, il courut aux Anglais...

Mais les deux blessures qu'il avait reçues étaient béantes. Le sang perçait son uniforme blanc et coulait en filets rouges le long de sa poitrine.

Un cri de désespoir sourd et prolongé courut au milieu du crépitement des fusils tirant sans relâche.

— M. de Montcalm est blessé !... M. de Montcalm est frappé à mort !... s'écrièrent les soldats qui voyaient chanceler leur général, malgré les efforts surhumains qu'il faisait pour commander encore.

Au même instant, de foudroyantes détonations retentirent sur une hauteur voisine.

Les Anglais avaient pu amener avec eux quelques canons : ils lançaient contre les Français hésitants, découragés, des volées de mitraille.

Ces troupes épuisées par la faim et par la fatigue d'une longue marche précipitée, voyant, au milieu des nuages de fumée qui semblaient lui faire un blanc linceul, leur général couvert de sang et chancelant sur son cheval ne purent soutenir le feu effroyable qui fondait sur elles.

Elles reculèrent.

Chose étrange ! ces soldats si aguerris, si disciplinés, qui, à Carillon et à Choragen avaient marché à l'ennemi avec la rigidité d'une muraille de fer, se débandèrent en désordre dès qu'ils eurent fait un pas en arrière.

La panique les gagna, ils tombèrent effarés les uns contre les autres comme un troupeau affolé et cédèrent le terrain aux Anglais qui, tirant toujours, avançaient lentement, sûrement, dans leur bel ordre de bataille.

Les Canadiens cachés dans les buissons, voyant que l'armée les abandonnait et qu'ils allaient être bientôt cernés par les bataillons anglais, perdirent pied à leur tour.

Malgré les efforts de Kerulaz, qui se tennit à l'extrême droite avec ses meilleurs tireurs, ils suivirent le mouvement de recul précipité de toute l'armée.

Tandis que les troupes françaises pliaient sous ces gerbes de balles et de mitraille, les sauvages formant l'avant-garde, couchés à plat-ventre derrière une butte de gazon, continuaient à tirer sans relâche contre les Anglais, qui n'étaient plus qu'à quelques pas d'eux.

Ouinipeg tourna la tête.

Il vit les Français vaincus, il comprit que M. de Montcalm était blessé.

Alors, poussant un cri guttural que ses guerriers répétaient avec une sauvage énergie, il se dressa tout debout, sa hache à la main.

Il tenait un jeune enfant serré contre sa poitrine.

C'était son fils.

Il l'avait fait venir des bords fleuris de la rivière Chaudière, où étaient établis des wigwams de guerriers abénaquis.

L'Aigle-Noir savait qu'un combat se livrerait bientôt entre les Français et les envahisseurs anglais. Il voulait que l'enfant y assistât.

Si la victoire s'était dessinée en faveur des Français, il l'aurait laissé à l'écart, abrité contre un rocher ou caché derrière le tronc noueux d'un arbre.

Mais les soldats de Montcalm reculaient. C'était la défaite.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

Prière aux abonnés arriérés de bien vouloir régler d'ici au 25 Décembre courant.

Voyez l'avis sur la dernière page.

## SAUVÉ PAR UN VIOLON

### I

J'eus beau faire appel à ma mémoire, qui était fort bonne à cette époque, elle ne me rappela aucun de Roquevert. C'était même pour la première fois que je voyais ce nom d'homme écrit en toutes lettres.

Minuit sonna, et je fus un peu honteux de m'être laissé aller à tous ces rêves d'ambition, des rêves creux, très probablement.

Je me couchai et parvins vers une heure à m'endormir. A trois heures je me réveillai en sursaut.

Cette fois, je savais qui était de Roquevert. Comment n'y avais-je pas pensé tout de suite ! De Roquevert n'était autre qu'un camarade de collège, avec lequel j'avais fait ma seconde, ma rhétorique et ma philosophie, et que je n'avais pas vu depuis sept ans. Sans être intimes nous étions amis de Roquevert et moi. Ce n'était donc pas un miracle que ce camarade qui passait au collège pour très riche eût songé à moi dans son testament.

Ces choses-là, sans être fréquentes, ne sont pas rares. Pauvre de Roquevert ! Ce n'était pas un aigle, mais un beau et solide garçon, qui annonçait beaucoup plus de santé et de vie que son assez chétif héritier. Que Dieu fasse paix à son âme, dis-je, tout en me proposant de prier pour lui moins succinctement.

De réflexions en réflexions, je vins à me rappeler que je devais avoir, dans quelque coin de ma bibliothèque, un « palmarès » du collège sur lequel étaient inscrits les noms des lauréats. De Roquevert avait obtenu, je m'en souvenais très-bien, le prix, les prix d'escrime et de gymnastique. Certes ! j'étais bien sûr que cet élève-là se nommait de Roquevert ; cependant comme deux certitudes valent mieux qu'une, je me levai, m'habillai et me mis à fouiller les coins et recoins de ma bibliothèque pour retrouver le palmarès. Je le trouvai après deux heures de recherches et au moment où l'aurore apparaissait. Hélas ! elle éclaira ma confusion, ce n'était pas de Roquevert, mais de Roquejeuf qui se nommait mon camarade de collège. Fatigué de ces recherches et de ces émotions, je me recouchai et cherchai le sommeil. Vains efforts ! Je me levai et descendis dans la rue. Les marchands et les laitiers circulaient déjà. Savez-vous où j'allai sans m'en rendre compte, machinalement ?

— Parbleu ! dis-je, vous allâtes au numéro 35 de la rue Montmartre.

— Ah ! M. Jean Grange, vous connaissez votre cœur humain.

— Si peu !

Il continua :

Il était à peine cinq heures, et le rendez-vous était pour onze. J'avais donc six heures à attendre l'ouverture de l'étude de maître Baudouin. Que faire de tout ce temps-là ? Je me rappelai, assez à propos, que la lettre du notaire m'avait troublé au point de me faire oublier ma prière du soir et du matin. J'entrai dans l'église la plus voisine, et je réparai cette double omission en entendant la messe. Après quoi je retournai à mon logis pour m'habiller plus convenablement que je n'étais. Car, enfin, je ne pouvais pas aller assister à la lecture d'un testament avec ma tenue de tous les jours. Quels vêtements mettrais-je ? Ma redingote bleue, ou mon habit noir des grands jours ? Après mûres réflexions je me décidai pour l'habit. Mieux valait pêcher par excès de solennité que par excès de sans-facon. Tout cela me conduisit à neuf heures et demie et au déjeuner qui se ressentit de ma nouvelle fortune. Je me fis servir, dans un bon restaurant du second ordre, une demi-poularde, des huitres et une bouteille de vin de Grave. On n'hérite pas tous les jours !

A onze heures moins quelques minutes, je sonnais à la porte du notaire. Je fus reçu par un domestique qui m'introduisit dans le cabinet du maître clerc, d'où je passai dans une assez vaste pièce, moitié bureau de notaire, moitié salon. A peine m'y trouvais-je, je vis entrer un monsieur d'environ quarante ans, décoré de la Légion d'honneur ; une dame âgée, à l'air respectable entra aussitôt après lui ; un ecclésiastique, et un ouvrier endimanché menant par la main une fillette de dix ans, suivirent de près. Tous ces personnages prirent des sièges et attendirent en silence :

A onze heures et quart, le maître clerc ouvrit la porte et dit :

— Mesdames, messieurs, veuillez attendre quelques instants. M. Baudouin a été appelé, il y a une demi-heure, pour une affaire qui ne souffrait pas de retard. Il sera ici dans quelques minutes.

Après quoi le maître clerc referma la porte et disparut.

A onze heures et demie nous attendions encore dans le plus grand silence.

« M. l'abbé, dit tout à coup à l'ecclésiastique, le chevalier de la Légion d'honneur, serais-je indiscret en vous demandant si vous n'êtes pas venu assister à la lecture d'un testament ?

— Je suis venu, en effet, pour cela, répondit le prêtre.

— Moi aussi, dis-je.

— Moi aussi, dit la vieille dame.

— Moi aussi, dit l'ouvrier.

— Et ce testament, reprit le chevalier de la Légion d'honneur, n'est-il pas celui de M. de Roquevert.

— Oui, dit l'ecclésiastique.

— Oui, dites-nous tous en chœur.

— Je vous avouerai, reprit encore le légionnaire, que je ne connais pas du tout M. de Roquevert.

— Ni moi, dit l'abbé.

— Ni nous.

— Voilà qui est étrange ! s'écria le monsieur décoré, et le notaire qui n'arrive pas ! Lorsqu'on pose un pareil problème à d'honnêtes gens, on ne devrait pas leur en faire attendre la solution.

— Je vous ferai observer, monsieur, dit l'ecclésiastique, que ce n'est pas M. Baudouin qui nous pose le problème, c'est feu M. de Roquevert.

— C'est juste, répondit le monsieur décoré, mais il n'en est pas moins vrai que voilà midi.

— Si monsieur le notaire n'arrive pas promptement, dit l'ouvrier, je serai obligé de m'en aller ; car j'ai un rendez-vous important.

— Pardon, fis-je, votre absence pourrait faire remettre à un autre jour la lecture du testament, ce sera une nouvelle perte de temps. Il me semble que puisque nous avons attendu, il faut attendre jusqu'à la fin.

La porte s'ouvrit au moment où j'achevais de parler, et nous nous levâmes tous pour saluer le notaire ; nous saluâmes un individu d'environ trente ans, maigre, pâle, ébouriffé, effaré, couvert de sueur, et s'épongeant le visage couleur de homard cuit, avec un foulard jaune.

— Pardon ! dit-il, je suis un peu en retard, je venais pour le testament de M. de Roquevert, un monsieur que, par parenthèse, je ne connais ni d'Ève ni d'Adam.

— Cette entrée, et sans calembour, cette sortie me semblèrent fort déplacées. S'il faut tout dire, j'étais contrarié de voir surgir un nouveau co-partageant. Nous étions déjà cinq, sans compter la fillette. Il faut qu'un héritage soit considérable pour faire la fortune de cinq personnes. A force de vouloir rendre tout le monde heureux, M. de Roquevert risquait de contenter personne.

Telles étaient mes réflexions, et si j'en juge par l'attitude de mes co-héritiers, j'ai lieu de croire que les leurs n'étaient pas bien différentes.

J'avais entendu dire que la croix d'honneur donne de l'aplomb ; ce jour-là, je me convainquis de la vérité de ce propos.

Le décoré rompit de nouveau le silence :

— Monsieur, dit-il à l'ouvrier, serais-je indiscret en vous demandant si c'est à vous ou à votre charmante fillette (car c'est votre fille, on le voit à la ressemblance) que la lettre de convocation a été adressée.

— C'est à ma fille, monsieur, répondit l'ouvrier. Voyez plutôt.

Tout en parlant il avait retiré de sa poche une lettre qu'il tendit à l'homme décoré. Celui-ci la prit et lut tout haut la

souscription : Mademoiselle Louise Herbert, chez M. François Herbert, son père, ébéniste, rue des Feuillantines, 17.

Il ajouta après avoir lu.

— Il n'y a pas de doute ; c'est mademoiselle votre fille que le testament intéresse.

— C'est évident, dis-je.

Les autres héritiers ne dirent rien ; mais ils firent un signe d'approbation suffisamment clair.

C'était le dernier venu, par conséquent celui qui avait attendu le moins, qui montrait le plus d'impatience. Il allait, venait, gesticulait, consultait sa montre, épongeant toujours sa face rubiconde avec son foulard jaune.

— Pourvu que ce ne soit pas quelque mystification ! dit-il tout haut.

— Monsieur, dit le légionnaire, on ne se permet pas de mystifier des gens comme nous.

Ce pluriel ressemblait fort au singulier.

Evidemment le légionnaire voulait dire.

On ne se permet pas de mystifier des gens comme moi.

Cependant maître Baudouin ne venait toujours pas. Ce retard me semblait de mauvais augure. Il n'y a urgente affaire qui tienne ; un notaire ne fait pas attendre si longtemps de riches héritiers. Il vint enfin à midi et demi, et s'excusa poliment mais sans insistance ni obséquiosité. Autre mauvais symptôme !

Après nous avoir comptés des yeux, maître Baudouin prit un papier et au milieu du plus profond silence, lut :

Paris, 27 février 1847.

Ceci est mon testament. Je déclare mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine, dont j'ai pu violer les lois et les prescriptions, mais aux dogmes de laquelle j'ai toujours cru d'une ferme foi que je tenais de ma mère, de mon éducation, et aussi de mes réflexions et études personnelles. Je n'imiterai pas beaucoup de gens et n'aurai garde d'accuser la Providence des malheurs de ma vie. Ils n'ont été que la conséquence inévitable de mes fautes. Pour me les épargner Dieu aurait dû faire des miracles : franchement il y avait mieux à placer les preuves de sa toute-puissance. Si le million dont j'avais hérité a été dévoré à trente-cinq, si, à l'aisance que me donna ensuite mon talent d'artiste à succédé dans la vieillesse la gêne et la pauvreté, si j'ai été obligé, les trois dernières années de ma vie, de jouer la violon dans une allée des Champs-Élysées, afin d'attirer l'attention et la compassion des passants, la faute n'en est à nul autre qu'à moi. Quoiqu'il en soit, sentant que je n'ai plus que quelques jours ou peut-être quelques heures à vivre, et désirant donner une marque de ma reconnaissance à ceux qui m'ont secouru le plus généreusement ou le plus régulièrement, dans mon allée, je dispose de la sorte des quelques humbles épaves de ma fortune d'autrefois.

Premièrement. Je donne à Madame la baronne des Bruyères, rue Saint-Dominique, 110, la pendule et les deux flambeaux qui sont sur la cheminée de ma chambre.

Secondement. Je donne à Mademoiselle Louise Herbert, la charmante enfant de M. François Herbert, ébéniste, rue des Feuillantines, 4, une cuillère d'argent, une fourchette du même métal, et un couteau également à manche d'argent.

Troisièmement. Je donne à M. Aumaître, chevalier de la Légion d'honneur, propriétaire de la manufacture de produits chimiques, rue de Flandre, une montre en or, à répétition.

Quatrièmement. Je donne à M. l'abbé Dubois, premier vicaire à Saint-Eustache, un Virgile et un Horace, éditions elzéviriennes.

Cinquidmement. Je donne à M. Marrochetti, seconde clarinette à l'Opéra comique, les œuvres de Mozart, reliées et dorées sur trancho.

Sixidmement. Je donne à M. Dugravier, employé au ministère des finances, le fidèle compagnon de mes bons et de mes mauvais jours, mon violon ainsi que son étui.

Je prie mes bienfaiteurs et bienfaitrices de vouloir accepter ces humbles legs, et les garder en souvenir du pauvre joueur de violon de la troisième allée des Champs-Élysées.

Daté, écrit et signé de ma main.

GEORGES DE ROQUEVERT.

— Pour mon compte, dit la baronne de Bruyères, j'accepte le legs de ce bon homme.

Les cinq autres légataires en dirent autant.

La lecture du testament nous avait émus et attendris. Si chacun de nous avait apporté dans l'étude de maître Baudouin ses rêves et ses espoirs, il y renonçait sans peine et même avec une bonne grâce et une bonne humeur visibles. En aurait-il été de la sorte si un de nous avait été privilégié, par exemple si le chevalier de la Légion d'honneur avait reçu cinquante mille francs au lieu d'une montre ? Au lieu de décider.

On parla ensuite de M. de Roquevert. Le notaire nous apprit que non-seulement il ne le connaissait pas, mais qu'il ignorait jusqu'à son existence. Le testament lui avait été remis, il y avait trois jours, le lendemain de l'enterrement, par un ouvrier demeurant sur le même palier que le testateur, et auquel ce dernier avait confié le document contenant l'expression de ses dernières volontés. Un docile donnait à ce brave homme le lingo et les hardes du défunt.

Quant aux légataires ils se souvenaient tous d'avoir fait l'aumône à un vicillard à grande barbe blanche, de haute stature et de belle physionomie, qui jouait du violon dans une allée, toujours la même, des Champs-Élysées.

Madame la baronne avait essayé de lier conversation avec le joueur de violon : il s'y était peu prêté et n'avait répondu que par quelques paroles reconnaissantes et polies. M. l'abbé n'avait pas été beaucoup plus heureux. Il avait réussi à apprendre que l'artiste ambulancier avait soixante et dix-huit ans, et était né à Paris. Les autres, en me comptant, n'avaient fait que passer en déposant leur aumône.

Nous convinmes tous que la valeur de nos legs dépassait celle de nos aumônes.

Cette circonstance nous suggéra des scrupules dont M. Aumâtre, le chevalier de la Légion d'honneur, se fit l'interprète.

Le notaire n'eut pas de peine à nous rassurer. Il nous dit que le défunt ne laissait aucune dette, et que son mobilier suffirait à payer les frais de sa courte maladie, son enterrement et le reste.

— Vous pouvez, ajouta-t-il, accepter en toute délicatesse de conscience, les humbles legs qui vous sont faits.

On allait se séparer lorsque M. l'abbé Dubois prit la parole :

— Je me propose, dit-il, de célébrer demain matin, à neuf heures, dans l'église de St-Eustache, une messe pour le repos de l'âme de M. de Roquevert ; s'il entrerait dans vos convenances d'y assister...

— Parfaitement ! parfaitement ! répondîmes-nous d'une même voix, en allant serrer la main de l'honorable ecclésiastique.

Il restait un petit mystère à éclaircir. Comment ce vicillard avait-il pu connaître nos noms, professions et domiciles ? Le no-

taïro n'en savait pas plus long que nous, et nous dûmes nous séparer laissant le mystère inexplicé.

Nous nous trouvâmes tous le lendemain à la messe de M. le vicario de St-Eustache. Étant entrés à la sacristie pour remercier cet ecclésiastique, il nous dit qu'il était allé aux renseignements, et qu'il avait appris de source certaine, que M. Georges de Roquevert était un galant homme qui avait eu le tort de dissiper son patrimoine, mais qui s'était montré toujours plein d'honneur et de générosité. Ses fautes étaient de celles dont Dieu a seul le droit de demander compte, et elles avaient été expiées par la mort admirablement chrétienne de M. de Roquevert.

Quelques jours plus tard j'allai chercher mon violon. Autant que je m'y connaissais il me sembla, quoi ancien, solide et beau. J'avais appris à jouer de cet instrument au collège ; mais comme tant d'autres, j'avais renoncé à cette belle et difficile étude au moment où je commençais à en avoir la clef et à savoir tenir mon archet. Il n'était pas à croire que le legs de M. de Roquevert me ramenât au goût du violon. La flânerie dans les rues de Paris, quelques excursions pédestres et champêtres, le dimanche, occupaient trop agréablement mes rares loisirs.

Le violon et son archet, dûment enfermés dans leur étui, furent placés sur le plus haut rayon de ma petite bibliothèque, et couverts bientôt d'une poussière qui, pour n'être pas séculaire, n'en était pas moins antique et vénérable.

## II

Vers vingt-sept ans, j'arrivai enfin à me suffire. Avec quelle joie j'écrivis à mon excellent père que je n'avais plus besoin de la pension qu'il m'envoyait. Mon rêve était de réaliser quelques économies qui me permissent de faire un joli cadeau à ma mère et à mes deux sœurs. Hélas ! Hélas ! Je comptais sans les entraînements de la vie parisienne. J'en avais été préservé jusque-là beaucoup moins par ma sagesse que par l'insuffisance de mon budget, et l'obligation où j'étais de recourir à mes parents. Une fois sûr de mes 800 fr. par trimestre, je me laissai aller insensiblement à des dépenses de luxe. Je fus surtout séduit par le théâtre que je connaissais à peine jusque-là. Il était rare que je passasse un seul jour sans y aller. On appelle cela des plaisirs intellectuels ! C'est sensuels qu'il faudrait dire. Je fis connaissance d'un jeune homme de mon âge, nommé Didier, qui se préparait au doctorat et à la magistrature en achevant de croquer l'héritage paternel. Nous devîmes bientôt inséparables.

Cependant, mon changement de vie n'avait pas échappé à mes parents. Mon père me suppliait de quitter Paris et le ministère, et d'accepter dans notre département une bonne perception qu'il se faisait fort de m'obtenir. Je répondis qu'il serait peu sage de m'aller enterrer dans une bourgade, en qualité de percepteur lorsque trois ou quatre années de plus passées au ministère des finances pouvaient me valoir une recette particulière dans une importante sous-préfecture. Ma mère voulait-elle me marier. Je n'eut pas de peine à lui faire comprendre quelque avantageux que fût le parti qui m'était offert, il était loin de celui auquel son fils pourrait prétendre une fois à la tête d'une recette particulière. L'arrivée de mes parents à Paris ne put me gagner. Ils repartirent fort tristes et après m'avoir fait cent recommandations auxquelles je répondis par cent promesses oubliées avant qu'ils fussent de retour chez eux.

— Dugravier, me dit Didier un soir d'automne, vers onze heures et à la sortie du théâtre de l'Odéon, je suis en fonds, venez souper.



— Non, merci, il faut que demain je sois à mon bureau à huit heures.

— Sous peine d'un tremblement de terre, d'une révolution ou de la banqueroute de l'Etat, n'est-ce pas ? Etes-vous un chien de garde, ou un employé du ministère ? Ma parole d'honneur ! il n'y a que vous pour ces scrupules-là, allons ! venez.

Impossible...

— Impossible n'est pas français. Le temps d'ailleurs de manger une aile de perdreaux et deux douzaines d'huîtres. Vous partirez à minuit, foi d'honnête homme ! Il me semble qu'on a le temps de dormir de minuit à huit heures.

Sans attendre ma réponse, l'écrivelé me prit le bras et m'entraîna vers un restaurant situé à très courte distance.

— Garçon, dit-il en entrant, un cabinet particulier. J'ai là, avec moi, l'héritier présomptif d'un des plus beaux trônes de l'Europe. Nous ne pouvons nous encailler dans vos salons ouverts à tous venants.

Le garçon sourit, c'était pour la troisième ou quatrième fois qu'il nous voyait, et il nous connaissait parfaitement.

J'ous beau protester, Didier fit des folies. A deux heures nous étions encore assis autour d'une table chargée de mets recherchés, et des vins indigènes et étrangers les plus fameux et les plus coûteux.

Je n'avais pas menti, en assurant qu'il me fallait être à mon bureau à huit heures précises. Je devais soumettre à mon chef de division, un travail très important. Cette perspective m'inspira une sagesse relative et je laissai Didier vider la plus grande part des flocos. A deux heures il tomba sur un canapé où il s'endormit profondément. En vain essayai-je de le réveiller pour le ramener chez lui. Il ne s'éveillait un instant que pour me saluer jusqu'à terre, et m'appeler « votre altesse impériale et royale. » Après quoi il retombait dans le lourd sommeil de l'ivresse. Je me décidai à le laisser achever la nuit dans ce cabinet et sur ce canapé où il n'était guère moins bien que dans sa chambre et dans son lit. Le restaurant était vide et le gaz éteint ; seul un bec brûlait, éclairant endormi dans un fauteuil le garçon qui nous avait reçus, Je me fis scrupule d'éveiller ce pauvre diable qui devait être sur pied à l'aurore. Ouvrir doucement la porte extérieure, la refermer, et me rendre chez moi, tout cela ne me prit pas plus d'un quart d'heure. Il était deux heures et demie lorsque j'entraï dans ma chambre. Pourquoi ne me couchai-je pas de suite ? Je serais fort embarrassé de le dire. Je n'expliquerais pas mieux pourquoi, ouvrant ma croisée et saisissant mon violon auquel je n'avais pas touché depuis six mois, je me mis à jouer à la lune l'ouverture de la « Muette, » dont on nous avait régales dans les entr'actes de la pièce des « Variétés. » Après une demi-heure de cet exercice, l'archet me tomba des mains, je ne eus que la force de refermer ma croisée et de me jeter tout habillé sur mon lit. Trois heures sonnaient à l'église voisine.

Je fus réveillé, le matin, par un bruit de pas nombreux, mais étouffés auxquelles succédèrent quelques coups discrets frappés à ma porte.

— Qui est là ? dis-je.

— C'est moi, Michelin, le concierge.

— Que me voulez-vous ? laissez-moi dormir.

— Il est près de huit heures, et puis on désire vous parler.

— Qui ? on...

— Des messieurs très bien mis.

Je me levai et allai ouvrir.

Grande fut ma stupéfaction en apercevant sur le seuil et palier, de ma chambre, avec le portier un commissaire de police ceint de son écharpe et accompagné de quatre sergents de ville.

Ces messieurs entrèrent sans attendre mon invitation et fermèrent la porte derrière eux.

Le commissaire de police dit sans emphase, mais avec dignité :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

Je n'en croyais ni mes yeux, ni mes oreilles.

— Vous vous méprenez, finis-je par dire.

— Vous vous nommez bien Joseph Dugravier ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est contre vous qu'est décerné le mandat d'amener que j'exécute.

— Un mandat d'amener !

(A CONTINUER.)

Au 1er janvier prochain, le FEUILLETON ILLUSTRÉ commencera sa deuxième année par la publication de deux beaux romans. Voici ce qu'en disait, il n'y a pas longtemps, « Le Courrier des Etats-Unis » :

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN.—Sous ce titre, un nouveau roman de cape et d'épée, par GUSTAVE AIMARD, vient d'être publié chez DENTU ; rien de plus amusant et de plus dramatique que ce récit plein d'aventures d'amour et de guerre où l'on retrouve toute la verve de l'auteur des « Trappeurs, » des « Rois de l'Océan, » etc. Cette fois l'action ne se passe plus dans les « pampas » mais bien en plein Paris, sous Louis XIII, à cette époque troublée par les guerres civiles et les mœurs galantes des « Vauriens » et des « Raffinés. » Un succès certain attend cette longue histoire romanesque pleine d'humeur, de gaieté, et de coups d'épée, dont l'intérêt ne cesse qu'à la dernière page.

LA DAME DE PIQUE (où Le Nihilisme en Russie) sous ce titre, la librairie Blériot Frères vient de publier l'intéressant roman historique de ALEX. DE LAMOTHE.

Le fécond romancier a su entourer les événements historiques des détails les plus variés et les plus dramatiques : incidents politiques et policiers, intrigues émouvantes et vraies, l'écrivain a tout réuni pour maintenir au plus haut degré l'intérêt dans cet ouvrage qui aura certainement un grand succès.

Prière aux abonnés arriérés de bien vouloir régler d'ici au 25 Décembre courant.

#### AVIS IMPORTANT.

A partir du 1er Janvier prochain, les conditions d'abonnement au FEUILLETON ILLUSTRÉ seront comme suit :

UN AN, payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois, \$1.00	
SIX MOIS, do do do do	0.50
UN AN, payable dans le cours des trois derniers mois	1.50
SI MOIS, do do do	0.75

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feuilleton Illustré, Boite 1036 B. P. »

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MONREAL